

PÂQUES (2026)

(Jn 20, 1-9)

– « Marie Madeleine se rend au tombeau de grand matin ; c'était encore les ténèbres », nous a dit l'évangile. J'aime croire qu'elle est restée éveillée toute la nuit, en train de penser et de repenser à tout ce qui était arrivé : ce Jésus tellement aimé, écouté et aussi aidé est mort, trahi, arrêté, condamné à un supplice infâme. Ce n'est pas possible, se répète-elle en son cœur. Ainsi, avant l'aube, elle se lève et se rend au tombeau, pour pleurer, crier son chagrin, poser des questions. Et voilà la surprise : le tombeau est grand ouvert et le corps disparu. Alors elle fait demi-tour en courant, va chercher Pierre et Jean et les avertit qu'on a enlevé le corps du Seigneur. Le demi-jour qui l'environne n'est pas une simple notation météorologique, mais a une signification théologique : il évoque une foi qui doit naître et qui n'est pas encore capable de comprendre. Marie entraîne les deux apôtres dans son drame intérieur, dans sa douleur de ne pas pouvoir honorer le corps martyrisé de Jésus comme elle aurait souhaité. Je tiens à souligner ce point : c'est une femme qui suscite leur course, une annonce d'amour angoissé, faite par celle que la tradition chrétienne a nommée « le treizième apôtre » : Marie Madeleine. Sans elle, Pierre et l'autre disciple seraient restés enfermés, peureux, à attendre, à se consulter, à discuter. C'est elle qui les fait sortir et les fait courir.

Aussitôt, Pierre et le disciple que Jésus aimait se précipitent au sépulcre. Ils courent eux aussi, ils désirent connaître la vérité, mais surtout ils ont besoin de s'ouvrir à une espérance. Ils ne peuvent, ils ne veulent pas se résigner au désespoir d'avoir perdu ce Maître qui, lui seul, avait les paroles de la vie éternelle (Jn 6, 68).

Quand ils arrivent au tombeau, ils constatent que tout est comme Marie Madeleine le leur a annoncé. Mais Pierre ne voit que des objets : les linges posés à plat et le suaire qui avait entouré la tête de Jésus, roulé à part à sa place. Jean, lui aussi, ne voit pas autre chose, mais son regard est différent. Dans les objets muets qu'il a devant ses yeux, il sait reconnaître les signes de la résurrection : « Il vit et il crut. »

Qu'a-t-il vu au juste le disciple bien-aimé pour parvenir à croire ? Et puis, à quoi a-t-il cru ? Il a vu la parole de Jésus qui s'est accomplie, cette parole que Jésus avait prononcée lorsque, après son dernier repas avec les apôtres, il leur avait adressé son discours d'adieu : « C'est pour peu de temps encore que je suis avec vous. Vous me chercherez, ... là où je vais, vous ne pouvez pas aller (Jn 13, 33) ... Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus ; encore un peu de temps, et vous me reverrez... Je m'en vais auprès du Père (Jn 16, 17). » Le disciple

bien-aimé n'a pas oublié cette parole ; aussi a-t-il pu s'ouvrir à l'espérance de la foi. Il a cru à cette parole ; ainsi, le visible, c'est-à-dire les linges posés à plat, le suaire roulé à part, est devenu pour lui le signe de l'invisible, le signe de ce mystère dont Jésus avait parlé dans son dernier adieu – le signe de la résurrection.

Voilà ce qu'a vu le disciple bien-aimé. Sa vision va au-delà des apparences et peut s'ouvrir à la foi. C'est pourquoi nous aussi, nous voulons courir au tombeau : parce que nous voulons voir et croire, et que nous cherchons la vie. Comme saint Paul l'écrit aux Corinthiens : « Si le Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est vaine et vaine aussi votre foi. » (1 Co 15, 14) Mais nous le croyons et le proclamons, avec les paroles d'une très belle hymne liturgique que nous chanterons durant tout le temps pascal ; je vous en cite deux strophes :

O jour si plein de joie
Où s'élançait le soleil
Comme une hymne triomphale,
Brille au fond de nos cœurs :
Le Christ est ressuscité !

Matin baigné de paix
Où Marie a reconnu
Le vivant près de la tombe,
Chasse au loin nos peurs :
Le Christ est ressuscité !

Amen.